

Par Catherine Rollot

Stéphanie est arrivée un peu essoufflée. Imperméable et chignon poivre et sel, la cinquantaine souriante, elle entre dans l'estaminet, en s'excusant pour son retard. « Vous cherchez le café mortel ? C'est ici », rassure une voix chaleureuse. Ce jeudi d'avril, à deux pas de la place Bellecour, au Café de la cloche, une institution lyonnaise toujours dans son jus, avec son immense fresque, ses banquettes en cuir rouge et ses éclairages années 1930, se tient un de ces drôles d'apéros où des inconnus échangent en toute convivialité autour de la mort, un verre à la main. La leur, celle de proches, celle que l'on appréhende, celle que l'on a acceptée ou qui bouleverse encore, des années plus tard.

Longtemps bénévole en soins palliatifs à l'hôpital, Isabelle Comtet, ancienne commerciale dans le secteur pharmaceutique, anime gratuitement, depuis un an, ces temps d'échange. « On a un destin commun, on va tous mourir un jour. Pourtant, on entretient une sorte de déni, on essaie de l'oublier », dit-elle.

Ici, pas de thérapie, de prêche ni de pseudo-spiritualité, encore moins de débat sur la mort en général. Seuls ceux qui en ont envie évoquent leur propre vécu, et tout le monde s'écoute sans jugement pendant une heure et demie. Ils sont entre deux et trente participants selon les lieux, principalement des femmes. L'organisatrice est là pour poser le cadre des échanges. « Quand ils arrivent, je leur propose de choisir un Playmobil, précise Isabelle Comtet, en montrant une boîte remplie de figurines. Cela introduit un peu de légèreté. Celui ou celle qui veut prendre la parole avance son personnage vers le centre de la table. »

Stéphanie a opté sans hésitation pour une princesse aux longs cheveux blancs, tenant un bouquet de fleurs à la main. Cette médecin généraliste vient, il y a moins d'un mois, de perdre son mari, atteint d'un cancer. Très entourée dans cette épreuve, la mère d'un adolescent a néanmoins éprouvé le besoin de venir ce soir-là, parce que « parler à des inconnus de son deuil est souvent plus facile qu'avec des proches ». Elle évoque son époux, musicien professionnel, violoniste dans l'Orchestre national de Lyon, ses dernières semaines en soins palliatifs, la préparation des funérailles, la vie sans lui. Un « simple » récit qui permet de poser des mots, entre sobriété, émotion et sourires.

L'idée du café mortel vient de Suisse. Elle est née en 2004, dans la tête du sociologue et ethnologue Bernard Crettaz (mort en 2022), pour compenser la disparition des veillées funèbres à domicile et des repas d'enterrement. Au cours de ces rituels païens, les vivants se retrouvaient ensemble, mettaient des mots sur ce qui venait de se passer, et prenaient congé du défunt. Venir au bistrot permet de recréer un espace de parole et de sortir, selon Bernard Crettaz, « la mort du silence » et des seuls champs médical ou religieux.

Car, au fil des siècles, la Camarde a disparu de notre quotidien. Très présente à la télévision, dans les fictions, dans les débats comme celui qui se tient autour de la fin de vie, la mort en Occident est pourtant tenue à distance. On meurt en majorité à l'hôpital ou dans des institutions pour personnes âgées, les familles ne font plus la toilette mortuaire, ne veillent plus leur défunt à domicile, ne portent plus le deuil... La gestion du décès a été déléguée aux professionnels, soignants ou employés des pompes funèbres.

Remettre la réalité de la mort au centre de la vie, tel est donc l'objectif de ces conversations de comptoir qui se sont exportées un peu partout. En Suisse, en Belgique, au Canada, puis dans la plupart des pays anglo-saxons, avant de se multiplier depuis deux ans en

« On veut réenchanter la mort. Montrer que l'on peut faire de ce moment de passage autre chose qu'une cérémonie impersonnelle dans un endroit moche (...), en se donnant la permission de réinventer des rites »

Edileuza Gallet, psychanalyste et cofondatrice de la coopérative funéraire Syprès

France. En dix ans, selon le site Internet britannique DeathCafe.com, qui fédère le mouvement au Royaume-Uni, près de 16 000 rencontres se seraient tenues dans 83 pays. Pourtant, parler du trépas sur le zinc en grignotant des tranches de rosette ou de chabichou, un verre à la main, n'est qu'un élément d'une mouvance protéiforme et récente autour de la réappropriation individuelle et citoyenne du sujet.

La tendance est apparue aux États-Unis, avec ses excès et ses particularismes culturels. Là-bas, des trompe-la-mort se retrouvent sous la bannière du mouvement Death Positive (« mort positive »). Leur credo : puisque l'on a 100 % de risque de passer l'arme à gauche un jour, mieux vaut en parler et s'organiser pour ne pas se faire voler ses adieux ou rater sa sortie. Cette cohabitation joyeuse et décomplexée avec notre destinée commune s'incarne en la jeune directrice de pompes funèbres et youtubeuse californienne Caitlin Doughty.

Sur sa chaîne « Ask a Mortician » (« demandez à un croque-mort »), lancée en 2011, la trentenaire aborde avec un ton décalé tous les aspects les plus déroutants de son métier dans des vidéos au titre évocateur, comme « Qu'est-ce qui se passe dans le corps pendant la crémation » (son carton, 4 millions de vues), « Que sont devenus les cadavres du Titanic ? » ou « La visite d'un site d'humusation », un procédé de décomposition des corps en compost, légalisé récemment dans plusieurs États américains, dont la Californie. Mais, derrière la frange noire de la « deathtubeuse » se cache aussi une activiste qui milite, à travers son collectif The Order of the Good Death (« l'ordre de la bonne mort »), pour changer la vision de la mort et pour des pratiques funéraires plus humaines, moins discriminantes et plus écologiques.

En France, où l'on préfère parler d'approche « consciente », plutôt que « positive », de la mort, les initiatives se multiplient aussi depuis deux ans, portées par le traumatisme de la pandémie, ses défunts et ses cérémonies interdites. Podcasts, newsletters, comptes Instagram ou TikTok font vivre la mort sur Internet. Quand elle a lancé le site Happy End en 2018, l'ancienne journaliste Sarah

Dumont n'avait pas vraiment de concurrent. « On trouvait des choses sur les sites des entreprises funéraires ou sur ceux des assureurs, et c'était à peu près tout », se rappelle la fondatrice du site, dont la fréquentation atteint aujourd'hui 350 000 visiteurs mensuels.

Couleurs douces, ton enlevé, la plate-forme « a été pensée pour être en totale rupture avec les codes que l'on associe généralement à la mort », revendique Sarah Dumont. Avec un objectif : « Dédramatiser le sujet, en parler de façon naturelle mais aussi informer sur les possibilités de s'affranchir de ce qu'on propose traditionnellement pour les enterrements », poursuit la pionnière qui, dès 2013, avait organisé une cérémonie laïque à La Bellevilloise, un lieu culturel et festif parisien, pour le décès de son père. En plus des contenus et d'un annuaire de professionnels mis à disposition, Happy End organise chaque mois, un peu partout en France, des événements (gratuits) aux noms volontairement provocateurs : Apéros de la mort, Petites veueries entre amies (réservées aux veuves), ou encore Orphelinades, lors desquelles se réunissent de jeunes adultes ayant perdu leurs parents.

Ni gothique ni membre de la famille Addams, Stéphane Durand, journaliste indépendant dans la presse mode, a choisi l'humour pour raconter, dans sa newsletter « Gimme Mort » – un clin d'œil pop à la chanson de Britney Spears Gimme More –, son immersion dans le monde des pompes funèbres. Le trentenaire looké, cheveux longs et tatouages, décide il y a un an de faire un virage à 360 degrés et d'utiliser son compte personnel de formation pour apprendre le métier de croque-mort.

Marqué par le décès de son grand frère et de son père alors qu'il était encore un adolescent, Stéphane Durand a toujours eu un rapport décomplexé à la grande Faucheuse, se nourrissant de livres et de séries sur le sujet. Avec un slogan – « Ce n'est pas parce qu'on va tous y passer qu'on ne peut pas en parler » –, il documente la mort et essaie de secouer un milieu des pompes funèbres « dominé par deux grands groupes qui imposent leurs propres codes », alors qu'en réalité « les gens

peuvent organiser leurs obsèques à leur façon s'ils s'en préoccupent en amont ».

La libération de la parole vient aussi des endeuillés eux-mêmes, dont les témoignages trouvent écho dans l'immensité des réseaux sociaux. Ces anonymes tissent un réseau informel de soutien. A la mort brutale de son mari, à 46 ans, en février 2020, Sophie-Charlotte Chapman, formatrice dans le domaine commercial et mère de trois enfants, a voulu faire, sur Instagram, une place au veuvage, un état et un mot mis, selon elle, sous le boisseau. « Vous trouverez plein de veuves dans les romans du XIX^e siècle et du début du XX^e, mais, après, elles ont disparu. » En deuil, la quadragénaire suit plusieurs comptes anglo-saxons, avant de se lancer à son tour, en décembre 2020. Sur @Vcomme-vie, elle partage « [s]on vécu, [s]es émotions, du positif aussi ».

En mettant en ligne le « récit intime de l'itinéraire d'une orpheline du XX^e siècle », Léa Scherer, 29 ans, a autant voulu rendre hommage à ses parents, tous deux emportés par un cancer, que témoigner d'une condition encore floue (jusqu'à quel âge peut-on considérer qu'une personne est orpheline ? Cela concerne-t-il uniquement les personnes qui ont perdu leurs deux parents ?). Sur le compte @memoiresdorpheline, cette diplômée de Sciences Po, qui a perdu son père à 11 ans et sa mère à 19 ans, a ainsi alimenté, à partir de 2019, « un petit feuilleté avec photos intimes et texte autour du deuil et de l'orphelinage ». Aujourd'hui, après avoir travaillé dans l'audiovisuel, puis s'être investie comme bénévole dans des associations de soutien aux endeuillés, Léa Scherer a décidé de reprendre des études pour devenir psychologue clinicienne.

« Autrefois, la pompa funebris, le cortège funèbre, traversait le village pour annoncer le décès, le port du noir... Tout cela permettait de rendre public le départ de quelqu'un, rappelle Martin Julier-Costes, socio-anthropologue, spécialiste des rites funéraires et du deuil, chercheur à l'université Grenoble-Alpes. Aujourd'hui, les réseaux sociaux sont un outil supplémentaire pour afficher son deuil. »

Flairant le filon, tout un écosystème de professionnels tente d'éclore

ENQUÊTE

Marre des têtes d'enterrement!

Ils en parlent sur les réseaux, et même à l'apéro. Dédramatiser notre fatale destinée, libérer la parole des endeuillés, changer les pratiques funéraires, voilà le credo des adeptes de la « mort positive ». Happy end!

autour de cette réappropriation du repos éternel. « *Death doulas* » (sorte de sages-femmes de la mort), « *death coaches* » et autres célébrants laïques proposent leurs services pour vous tenir la main ou celle d'un proche avant la grande traversée. Des métiers balbutiants et encore souvent peu encadrés. Avec les risques que cela induit. « *Libérer la parole peut être bénéfique, mais attention à ne pas tomber dans les injonctions, les recettes toutes faites, le positif à tous crins* », avertit Tiffany Loomans, accompagnante du deuil et créatrice du « Podcast de la mort », un programme (45 épisodes déjà enregistrés) qui, chaque semaine, donne la parole à des experts ou des anonymes. « *Ne pas oublier, non plus, que vous êtes face à des personnes potentiellement vulnérables*. » La jeune femme de 32 ans, ancienne responsable stratégie d'entreprise, a elle-même bifurqué vers le métier de l'accompagnement du deuil, après avoir suivi le seul diplôme universitaire existant sur le sujet.

Ainsi, le besoin d'inventer un autre chemin vers la mort serpente doucement, dans les têtes mais aussi dans l'offre funéraire. « *On veut réenchanter la mort. Montrer que l'on peut faire de ce moment de passage autre chose qu'une*

cérémonie impersonnelle dans un endroit moche, défend Edileuza Gallet, psychanalyste d'origine brésilienne. *En proposant un service qui met au cœur l'humain et non pas la vente de produits, en se donnant la permission de réinventer des rites*. » En juin 2019, la thérapeute a fondé, à Bordeaux, avec son mari, Olivier Gallet, la coopérative funéraire Syprès, sur le modèle québécois, pionnier en la matière depuis les années 1940.

Ces entreprises de l'économie sociale et solidaire, appartenant à des citoyens actionnaires, proposent un accompagnement et des cérémonies personnalisés et écologiques. Au Canada, elles représentent près de 20 % du marché. En France, ce sont encore des Petits Poucet. Depuis la première ouverture, à Nantes, en 2016, six autres ont suivi. Mais le mouvement s'accélère, une vingtaine de projets sont en cours.

Les coopératives facturent, sous la forme d'un forfait unique, les frais d'accompagnement et de préparation (900 euros), et réduisent leurs marges sur les dépenses matérielles et logistiques obligatoires (cercueil, corbillard, fleurs, marbrerie). Elles travaillent avec des prestataires, artisans pour la plupart. « *Nous ne faisons pas du low cost, mais du*

sur-mesure », insiste Olivier Gallet. Prix total des obsèques : autour de 3000 euros, légèrement inférieur au tarif moyen.

Mais difficile de comparer, tant l'approche est différente. Pour permettre un choix éclairé, les coopératives reçoivent longuement les familles et organisent des soirées à thème et des cafés mortels, pour ceux qui voudraient anticiper leurs funérailles. Deux cent cinquante citoyens actionnaires, non issus du funéraire, ont acheté des parts dans Syprès. Beaucoup de familles accompagnées deviennent sociétaires et participent à la gouvernance de la coopérative, sans en tirer aucun bénéfice financier, car il n'y a pas de distribution de dividendes.

« *En moyenne, la préparation d'une cérémonie équivaut à dix heures de travail. Chacune est une feuille blanche*. » De 70 % à 80 % d'entre elles sont laïques, et sept sur dix sont des crémations, un chiffre plus élevé que la moyenne française (55 %). Les demandes vont du sage au plus osé : de la danse (à la manière de l'hommage dansé du compagnon et des amis d'Agnès Lassalle, l'enseignante tuée le 22 février dans son lycée de Saint-Jean-de-Luz, qui avait provoqué une immense émotion), des cercueils en couleur ou recouverts de dessins, mais aussi une dispersion, lors de la cérémonie, de la collection d'objets en forme de chouette appartenant au dé-

funt, ou encore la reconstitution de la pâtisserie préférée d'une mamie gourmande sur son cercueil.

« *Chez nous, l'âge moyen des défunts dont nous organisons les obsèques est de 70 ans, beaucoup plus jeune qu'ailleurs*, précise Olivier Gallet. *Nous commençons à toucher les baby-boomers, une génération qui n'a pas les mêmes attentes, qui veut être proactive quant à ses obsèques ou à celles de ses proches*. » Et qui, par son nombre, va chambouler le secteur funéraire. On compte aujourd'hui, en France, autour de 650 000 décès par an ; ils passeront le cap des 800 000 en 2050. Puisque la mort a un bel avenir, autant qu'elle soit joyeuse.

La notoriété de Stéphanie (elle a requis l'anonymat) a commencé à la suite d'un stage de céramique. Elle n'était pas venue pour faire des bols ou des vases, mais pour apprendre à travailler de nouvelles matières, destinées au moulage funéraire. Cet art ancien consiste à prendre les empreintes d'une partie du corps d'un défunt, buste, visage, main, pour la reproduire en argile, plâtre, résine...

La presque quadragénaire exerce depuis quinze ans l'un des métiers du funéraire qui fascine le plus. Elle est thanatopractrice. Son quotidien consiste à s'occuper des corps et à effectuer des

soins de conservation (facultatif en France mais obligatoire en cas de transport du corps à l'étranger). En novembre 2021, elle décide de poster pour la première fois, après son stage, une vidéo sur TikTok, pour faire connaître au grand public le moulage mortuaire, une pratique autrefois très utilisée, quand les techniques de conservation ne permettaient pas une présentation à la famille. Aujourd'hui, quoique tombé en désuétude, il sert à fabriquer des ornements funéraires déposés sur la pierre tombale ou gardés en souvenir.

« *Quelques heures après sa mise en ligne, ma vidéo avait déjà été vue 600 000 fois* », se rappelle la brune pétillante de 39 ans. « *Très vite, dans les commentaires, on me demandait qui avait le droit de faire ça, dans quel cadre, pourquoi... En répondant, j'ai été un peu obligée de me dévoiler et de parler de ma profession*. » Sur TikTok, où plus de 200 000 abonnés suivent désormais son compte (@Thana_nanou), cette mère de trois enfants répond aux questions les plus crues avec sensibilité et pédagogie. « *Est-ce que les soins de conservation sont obligatoires ? As-tu déjà eu peur face à un cadavre ? Est-ce que tu nettoies les dents d'un défunt ? Quelles sont les difficultés quand tu habilles un mort ?* » La réalité post mortem, racontée par une grande sœur, une copine, une confidente, en sweat-shirt et ongles manucurés à la mode.

Volontiers facétieuse, elle profite aussi de cet espace pour détourner chansons et tendances Internet, et en faire de petites pastilles humoristiques. « *J'essaie de démystifier la mort et les métiers du funéraire* », explique-t-elle. Après avoir longtemps exercé en tant qu'employée dans des entreprises de pompes funèbres, elle s'est mise à son compte, il y a quatre ans. Ses clients ? Des familles qui la contactent directement ou des professionnels du funéraire. A travers les interactions de sa communauté, elle aborde aussi régulièrement le deuil, et notamment celui des enfants, un sujet à l'origine de sa vocation.

« *Ce n'est pas vraiment moi qui ai choisi d'être thanatopractrice, c'est l'histoire de ma vie avec la mort* », résume-t-elle. A l'âge de 7 ans, Nanou a perdu son père dans un accident de moto. Une mort invisibilisée. « *Je ne l'ai pas vu dans son cercueil et, pour me "protéger", mes grands-parents n'ont pas voulu que j'assiste à ses funérailles. Il avait disparu sans que j'aie pu le revoir et, pour moi, cela a longtemps sonné comme un abandon*. » Trois ans plus tard, le meilleur ami de son père meurt dans les mêmes circonstances, mais sa mort n'est pas cachée. Elle découvre le métier de thanatopracteur, qui, pour la petite fille d'alors, « *permet aux enfants de revoir leurs parents une dernière fois*. » « *J'ai dit à ma mère : "C'est ça que je veux faire"*. »

Des années plus tard, après son bac, l'envie est toujours là, mais aussi les réticences de son entourage face à un métier peu commun et éprouvant. Elle commence des études d'infirmière, travaille pendant quatre ans dans la gendarmerie, avant de demander une reconversion professionnelle et d'entreprendre une formation diplômante sur deux ans en thanatopraxie.

Le manque de reconnaissance, la faible rémunération (autour du smic), la pression de ses anciens employeurs l'ont poussée à faire une pause d'un an, après une décennie de pratique. Avant d'y retourner, à son compte cette fois. « *Le métier de thana m'a fait revenir à la vie* », dit-elle joliment. Un métier fait pour « *permettre à une famille de se recueillir dans les meilleures conditions possibles* ».

Après son intervention sur un corps, Stéphanie s'éclipse sur la pointe des pieds pour laisser la place aux proches. La discrétion avant tout. Mais, sur Internet, Nanou s'expose à la lumière, et aux commentaires. « *Je n'ai jamais eu de messages obscènes ou choquants. Les seules réactions négatives sont venues de certains professionnels du secteur qui me reprochent de m'exposer et de discréditer les métiers du funéraire*. » Elle leur répond : « *Lancez-vous, il y a tant à dire pour faire sortir la mort de l'obscurité*. »

UNE THANATOPRACTRICE
SUR TIKTOK

Elle nous fait voir la mort en face

